

FAUT-IL LES TUER TOUS? LES VIEUX ONT LE DROIT DE VIVRE DANS LA DIGNITÉ...

Les chiffres sont là devant nos yeux! Leur éloquence brutale nous cingle. Des centaines de milliers d'êtres vivent, si l'on peut appeler ça vivre, avec moins de 500 anciens francs par jour. Ces êtres sont les vieillards. Ce sont ceux qui pendant quarante ans ont assuré la continuité d'une civilisation, qui ont été un chaînon d'une humanité projetée vers l'avenir, et cette humanité fuit vers l'avant en laissant dans son sillage la trace de sa pourriture sociale, le témoignage de sa sécheresse de cœur, la preuve de son incapacité à organiser le monde, la certitude qu'elle porte en elle-même, par son incapacité à la solidarité humaine, les germes de sa disparition prochaine.

Dans ce pays où l'inégalité sociale et économique règne depuis des millénaires, imposée aux hommes par les États et les régimes qui se sont succédé, justifiés par les religions, les sectes philosophiques et les partis de toutes sortes, ces vieux sans ressources sont justement ceux qui, jetés dans la vie dans des conditions les moins favorables, ont assumé les tâches les plus ingrates, les travaux les plus pénibles et pour lesquels les satisfactions de l'esprit ont été les plus comptées.

Dans ce pays qui a à sa tête un vieillard qui dans son palais reçoit couramment d'autres vieillards, sous l'éclat des lustres, devant la verrerie de cristal, des vieillards ont faim! «Oh monsieur le Président, des vieillards ont faim! Lors de vos promenades à travers le pays, n'avez vous donc vu ces têtes blanchies par l'âge, ces fronts ridés par cinquante ans de soucis, ces paupières mangées par le temps? Baissez un peu la tête et alors vous verrez ces vêtements fatigués que l'on ne peut remplacer, ces chaussures éculées que Van Gogh, dans un instant de génie nous a peints pour notre remords éternel. Ohé, monsieur le Président, n'avez-vous jamais pensé qu'en face de votre «Dieu», en face de vos «principes», un peu de bonheur sur ces visages fatigués devrait avoir plus d'importance qu'une explosion atomique? Ohé, monsieur le Président, faudra-t-il qu'un jour ces vieillards, désireux de goûter pour une fois un vrai repas, s'invitent eux-mêmes à l'Élysée, s'installent dans vos jardins, goûtent à votre champagne, comme de vulgaires sénateurs? Ohé, monsieur le Président, serez-vous alors obligé de leur envoyer un comité de réception composé de vos flics et dirigé par votre Préfet de police?

Mais peut-être, et d'abord parce que ces vieillards furent des travailleurs, est-ce à nous de prendre leurs problèmes en main, par solidarité de classe et afin de leur éviter une promiscuité déplaisante, enfin peut-être de raviver dans leur cœur cette petite flamme qui s'éteint, mais qui autrefois fut une torche? Car enfin, parmi ces vieux, certains furent à Fourmies, à Courrières, à Amiens, à Villeneuve-Saint-Georges, à tous les grands carrefours où les travailleurs se sont donné rendez-vous pour lutter contre l'oppression. Certains, revenus de la première boucherie, reconstituèrent le mouvement ouvrier, occupèrent les usines en 1936. Tous enfin travaillèrent rudement pour se nourrir certes, mais également pour nourrir tous les autres à rien qui de leur temps occupèrent la une des quotidiens.

Mais, pour prendre leurs problèmes en main, faut-il encore savoir ce qu'ils veulent, ce qu'ils sont. C'est ce que nous allons essayer de faire dans cette page.

AVEC LES VIEUX TRAVAILLEURS QUI LUTTENT POUR LEURS REVENDICATIONS

Le local se trouve au fond de la cour à droite. Sur la vitre un simple écriteau: «Fédération des vieux travailleurs». Je pousse la porte. La pièce est simplement meublée; sur une table, une machine à écrire, contre les murs des piles du journal de la Fédération: «Le vieux Travailleur». Derrière un bureau, J. Chonion, un vieux militant anarcho-syndicaliste qui fut autrefois à la C.G.T.S.R. et qui, aujourd'hui à la retraite, termine sa carrière de militant en donnant l'impulsion à la *Fédération des Vieux*.

- Pour le «Monde Libertaire» je voudrais que tu nous parles de ton organisation et des revendications des vieux...

Le Monde Libertaire! Chonion sourit. Nous l'avons souvent sollicité pour de la copie sur l'Histoire du Mouvement ouvrier, et l'histoire du Syndicalisme est son violon d'Ingres. Avec lui, on est toujours sûr de mettre la main sur le document poussiéreux dont on a besoin.

- La Fédération compte cinquante mille adhérents, dans toutes les villes importantes, nous avons des sections. Notre organisation a la structure de l'organisation syndicale et en province, elle reçoit l'aide nécessaire des Unions de syndicats à l'échelle départementale et à l'échelle locale. La défense des vieux travailleurs fait partie de ce que Fernand Pelloutier appelait dans son «Histoire des Bourses du Travail» les bases multiples.

- Et vous trouvez assez de militants parmi les vieux pour animer toutes ces sections?

- Facilement. L'encadrement est constitué par tous les militants à la retraite qui découvrent dans cette activité une activité qui prolonge leur vie, une raison d'exister et cet encadrement de choix maintient la Fédération dans le circuit social, l'empêche de se replier sur elle-même. Certes, la Fédération combat d'abord pour la revendication des vieux, mais elle sait bien que cette revendication s'inscrit dans un contexte social. Les vieux aussi le savent bien et nos sections prennent le caractère des organisations syndicales qui rattachent leurs revendications particulières à la grande revendication humaine de libération de l'homme de son aliénation économique.

Chonion me regarde en souriant.

- Après tout, tu commences à blanchir et toi aussi peut-être finiras-tu parmi nous?

Je fais la grimace, Chonion poursuit:

- C'est un travail passionnant. Nous avons un Congrès tous les deux ans. Mais entre-temps, il faut parcourir le pays, assurer les assemblées générales, constituer des sections, fournir les renseignements individuels, assumer la défense des camarades spoliés. Lutter contre «Monsieur Le Bureau», contre les propagandes «intéressées» non pas par les vieux bien sûr, mais par leur qualité d'électeurs. Enfin trouver de l'argent pour que tous vivent. Mais nous avons des satisfactions. Les vieux viennent aux réunions, s'intéressent aux problèmes avec une assiduité qu'on ne trouve pas toujours chez les ouvriers dans les usines. Il est vrai que la section les rattache pour la plupart à leur passé. Enfin au hasard de ces réunions multiples on revoit des vieux camarades du mouvement ouvrier avec lesquels on a lutté et cela n'est pas la moindre récompense de nos efforts.

- Parle-moi un peu des conditions d'existence des vieux et de leurs revendications.

- L'année dernière le minimum que touchait un vieux était de 160.000 anciens francs par an. Ce minimum comprend une allocations spéciale de 90.000 francs, des anciens francs bien entendu, plus l'allocation du Fonds de solidarité (sic) de 70.000 francs. Cette allocation vient d'être augmentée de 10.000 francs ce qui la porte à 170.000 francs par an. Avant l'augmentation les vieux disposaient de 438 francs par jour. Ils touchent aujourd'hui 465 francs.

Au début de la Sécurité sociale, le risque vieillesse était de 9% il n'est plus aujourd'hui que de 6,8% et l'augmentation consentie n'atteint pas journalièrement le prix d'un timbre-poste. Notre première revendication consiste à arracher tout de suite une allocation correspondante à 7% du S.M.I.G. en étant bien d'accord qu'il ne s'agit là que d'un palier. D'autre part, nous voulons que la retraite soit payée mensuellement. On prétend pour justifier la laderie de l'Etat, qu'à 65 ans certaines personnes pourraient travailler. Nous sommes nous pour la retraite à 60 ans pour les hommes et à 55 ans pour les femmes.

La période de la retraite et du vieillissement n'est pas seulement une question d'âge d'état civil, mais bien d'âge pathologique. Le repos doit être accordé à celui qui ne peut plus travailler dignement. Dans le domaine social, notre action tend à supprimer la notion de bienfaisance. Nous voulons des maisons de retraite qui soient abordables pour tous, sans être des casernes ou des conglomérats où la notion de l'individu disparaît. On estime qu'il serait nécessaire de faire fonctionner 7.000 nouvelles maisons de retraites. Il faut supprimer les asiles où des gens en bonne santé sont mélangés aux mourants et les maisons où les

pensionnaires portent un uniforme dégradant. Enfin il faut faire pression pour que l'administration accélère la liquidation des droits de façon que les vieux n'attendent pas des mois, et sans ressources, une pension qu'on leur doit.

- Voilà un programme de revendications bien rempli.

- Remarque qu'il ne s'agit là que de nos revendications immédiates. A plus longue échéance, nous envisageons que le calcul des pensions ne soit pas inférieur à 60% du salaire moyen des dix meilleures années. Nous réclamons une exonération fiscale et nous exigeons la représentation de la Fédération des vieux travailleurs toutes les fois qu'on discute de leurs conditions d'existence.

Enfin nous devons être vigilants. Ce que nous arrachons au gouvernement d'une main ne doit pas être repris d'une autre. C'est le vieux problème syndical de la défense des avantages acquis.

Pendant que nous parlions, des vieux sont rentrés dans l'étroite pièce et ils hochent la tête en écoutant leur secrétaire fédéral énumérer leurs revendications. On sent qu'ils ont refusé de subir. Toute une vie de travail et de luttes leur a appris qu'il ne s'agissait pas de «pleurnicher» mais de lutter. Leur Fédération est prospère, elle est et de loin la plus importante de France et souvent la C.G.T. a cligné de l'œil vers cette organisation solide. Les vieux m'en parlent avec un sourire qui en dit long sur leur expérience politique. On les sent décidés à élargir encore leur audience. Ils sont sur le terrain ouvrier et ils y resteront. Lorsqu'on leur parle de la Charte d'Amiens, on est en pays de connaissance et on en vient à regretter de voir ces hommes fatigués par l'âge, absents d'un mouvement syndical où ils seraient encore utiles et où leurs connaissances et leur expérience seraient précieuses à tous.

Et c'est en remuant toutes ces pensées que nous allons ensemble vider le pot de l'amitié.

AVEC LES VIEUX A LA RÉSIDENCE DE LA LIBRE PENSÉE

La route sinueuse suit le fleuve parsemé d'îles. Les coteaux qui dévalent vers les rives broussailleuses de la Loire sont couverts de ceps. Nous sommes en Anjou où le vin éclaircit l'âme et alourdit, le pas. Soudain, la route oblique vers Saint-Georges-des-Sept-Voies, escalade une pente raide, s'engouffre dans le goulet étroit que lui concèdent les maisons d'un hameau. Un coup de frein, un virage et devant nous s'étend un domaine qui fut autrefois le domaine du Plessis et qui est aujourd'hui la *Résidence de la Libre Pensée*.

On pénètre dans le domaine par une large voie qui conduit au bâtiment principal. Dans le fond, un bois touffu grimpe vers le ciel. Sur la droite le domaine proprement dit s'étale inondé par le soleil. Une brise légère incline les fleurs des champs vers le voyageur comme pour lui souhaiter la bienvenue. De-ci de-là, des bâtiments ont été semés au hasard de la fantaisie des générations qui ont précédé nos camarades de la libre pensée sur cette terre accueillante.

Lorsque nous pénétrons dans l'allée centrale, des hommes aux cheveux gris sont occupés à curer un bassin destiné à recevoir des poissons. Autour, des dames au visage ridé comme une pomme reinette, donnent leur avis d'un air compétent. Tous lèvent la tête et s'avancent vers nous. En un instant, nous sommes enveloppés, poussés, installés à l'ombre, devant une table sur laquelle le vin rosé dégage une mousse légère. A nos côtés, Roger Gaudin et André Rivry, les chevilles ouvrières de ce projet longtemps caressé et devenu, grâce à eux et à quelques autres, une réalité étonnante. Les gens qui vivent sur la Résidence sont venus de tous les coins de France. Leur vie, qui fut active, fut mêlée à bien des événements et, maintenant, loin du bruit des cités, sur cette terre du repos, leur curiosité longtemps contenue explose. On nous interroge sur Paris, sur le mouvement social, sur les amis lointains auxquels on n'est plus relié que par la mince feuille de papier que l'on confie au facteur local.

Lorsque le calme est revenu, Gaudin qui est le président de l'œuvre, nous explique toutes les difficultés qu'il a fallu surmonter pour réunir les fonds qui permirent d'acheter ce domaine, pour aplanir les entraves administratives avant d'avoir le droit d'installer les pensionnaires, pour obtenir du département l'appui de toutes les œuvres de cette sorte sont en droit d'espérer des Pouvoirs publics. Enfin, il a fallu aménager des bâtiments, constituer le mobilier, installer le confort.

- Certains bâtiments tombaient en ruines, nous dit Gaudin, et tous nos fonds étaient épuisés par l'achat de la propriété. Nous avons dû emprunter auprès des amis et nous nous sommes collés au boulot. Les

jours de congés, les camarades d'Angers et des environs montaient à la Résidence, tombaient la veste, se mettaient au travail; ce fut un bel effort d'émulation où rivalisèrent nos camarades de la Libre Pensée, du Mouvement syndical, du Groupe Libertaire. Mais il reste beaucoup à faire et nous avons besoin d'un effort supplémentaire de tous ceux qui sont intéressés de loger et de créer un foyer pour nos vieux. Nous allons vous faire visiter l'établissement.

Nous le suivons, d'abord dans la grande cuisine étincelante de propreté où Maggy, la jeune et alerte cuisinière, virevolte avec la légèreté d'une soubrette de comédie. La salle à manger, vaste et claire, occupe tout le rez-de-chaussée du bâtiment principal. Les repas sont servis par petites tables de quatre, afin de respecter l'autonomie de chacun; le linge est net, la vaisselle pimpante. Il se dégage de la pièce une chaleur humaine qui est celle qu'on ne trouve que dans les restaurants confortables. Partout des fleurs, des tableaux, des grandes fenêtres, de la luminosité. Aux étages, les chambres sont aménagées pour une ou plusieurs personnes, à la demande. Les salles de bains sont modernes. Le confort, la chaleur, la netteté règnent à la Résidence, et aussi le bon goût.

Nous sortons et nous nous dirigeons vers les communs. Rivry qui est le grand ordonnateur de l'administration intérieure et qui dirige la Résidence, commente pour nous les problèmes qui seront les siens.

- Comme Gaudin vous l'a dit, nous n'avons pas beaucoup d'argent. Le problème a été de nous suffire à nous-mêmes et avant même de récolter il nous a fallu aménager des granges et des caves qui tombaient en ruines pour installer l'outillage indispensable et les resserres pour la récolte.

Nous pénétrons dans un bâtiment que soutiennent des poutres énormes. Là est installé le pressoir, outil indispensable dans le pays, les fûts, les bouteilles. Plus loin, dans un cadre verdoyant, des clapiers, le poulailler que les poulets, gagnés par l'ambiance locale, désertent facilement pour chercher les chemins de la liberté et des terres grasses gorgées de grains, ce qui, naturellement, oblige nos vieilles dames à leur faire une chasse effrénée. Plus loin, l'écurie de la chèvre dont le caractère est assez semblable à celui de tous les habitants de la Résidence, êtres ou animaux, et qui est caractérisé par un goût très développé de la liberté.

- Nous avons déjà commencé sérieusement à semer, nous dit Rivry en nous conduisant vers un immense jardin. Nous comptons avant longtemps récolter tous nos légumes, nos fruits, le foin de nos animaux.

Je l'interroge, inquiet: *- Et le personnel?* Gaudin sourit. *- Retournons à la maison, nous parlerons de tout cela.*

A travers l'herbe odorante en nous baissant sous les arbres dont les branches tombent bas, nous regagnons la cour où Maggy nous sert une bouteille de vin frais. Les pensionnaires sont venus s'installer autour de nous.

- Voyez-vous, dit Gaudin, la Libre Pensée ne voulait pas simplement créer un refuge pour les vieux, ce qui en soi aurait été louable, mais construire un ensemble qui trancherait avec ce qui, jusqu'alors s'était fait. Nous ne voulions ni d'une caserne, ni d'un hôpital, encore moins d'un orphelinat. Nous voulions non seulement protéger l'individualisme de chacun des habitants de la Résidence, nous voulions non seulement leur donner le droit de rester avec eux-mêmes lorsque le besoin s'en ferait sentir, mais nous voulions également qu'ils puissent, à d'autres moments, sentir la chaleur d'autrui, qu'ils puissent reconstituer ce milieu spécial, indéfinissable qu'on nomme un foyer. Et pour cela, il fallait les intéresser à la vie collective de notre entreprise. Il était indispensable qu'ils ressentent tous les mouvements, tous les événements bons ou mauvais, comme les concernant directement. Il fallait qu'ils aient vraiment l'impression qu'ils étaient non pas en pension chez d'autres mais chez eux et que tout ce qui se déroulait autour d'eux les concernait. Il fallait qu'ils eussent le sentiment profond que la société ne les avait pas déposés là en attendant que leurs paupières se ferment mais qu'ils étaient chez eux. Il fallait qu'ils ressentent ce sentiment de continuité, que ressent l'ancêtre au sein de sa famille naturelle ou d'élection et qui le fait vaquer à tous ces petits travaux sans grande importance, dont on sourit avec attendrissement dans son dos, mais qui lui donne la certitude de travailler pour «qu'après» les «autres» y retrouvent les traces de son passage sur cette terre.

- Bien sûr, dit Rivry, et pour cela il n'y avait qu'un moyen: les associer à notre travail collectif. Oh bien sûr, sans faire de ce travail une obligation pour personne, sans mesurer l'effort de chacun, mais simplement pour leur donner le sentiment d'exister. Et nos vieux ont été très sensibles à notre état d'esprit. Les uns et

les autres se sont découvert des tâches, des responsabilités et nous avons été souvent obligés de les modérer. Les hommes avec moi et à leur main, ont joué le «Laboureur et ses enfants». Nous avons retourné la terre, ils ont semé, ratissé et ils s'apprêtent à récolter. Les soirs d'orage, ils lèvent anxieusement leur regard vers le ciel. Le matin, à la rosée, ils consultent le sol pour voir si les graines ont levé. Pendant la nuit, ils ont creusé des trous, déplacé des pierres, fait de la menuiserie, coupé du bois. Les dames se sont penchées sur la basse-cour. C'était gagné, et si pour les gros travaux nous avons eu besoin de l'aide extérieure, pour tous les autres, nous nous sommes suffi à nous-mêmes.

- Il faut dire que nous avons été gâtés, convint Gaudin. Nos premiers pensionnaires ont, en général, été des amis de la Libre Pensée ou du mouvement libertaire et ils ont été le ferment qui a permis à l'esprit collectif de naître à la Résidence. C'était indispensable pour nous permettre de tenir. Nous avons parmi nous de nombreux amis qui sont des économiquement faibles, mais je dois dire que cela n'est jamais rentré en ligne de compte pour les admettre parmi nous. Mais nous ne sommes pas encore reconnus d'utilité publique et, par conséquent, nous ne recevons pas encore toutes les subventions auxquelles un établissement comme le nôtre aurait légitimement droit. Cela nous a posé des problèmes financiers difficiles et encore aujourd'hui nous avons besoin, pour tenir, de l'appui de tous nos amis.

Le soleil baisse. Les deux hommes qui sont devant nous se sont laissés aller sur le dossier de leur chaise. Ou les sent las et fatigués, mais satisfaits du travail accompli. Un peu inquiet cependant pour leur magnifique réalisation. Le concours qu'ils nous demandent il va falloir le leur apporter pour que cette œuvre de solidarité humaine dans la liberté et le respect de la personnalité continue, s'étende, serve d'exemple aux hommes de bonne volonté, de leçon à une administration fatiguée et tatillonne.

Une dernière goutte de ce vin d'or et nous nous levons pour gagner la salle à manger où nous mangeons au milieu de nos vieux. Un dernier au revoir, une dernière poignée de main avant de franchir le portail de la Résidence, le cœur serré en pensant aux petits vieux de Nanterre ou de Bicêtre qui ne connaîtrons pas ce petit coin de paradis sur lequel la nuit douce de l'Anjou jette un voile pa

LES ANARCHISTES ET LES VIEUX TRAVAILLEURS

Nous avons voulu, dans cette double page, vous tenir au courant de la situation des vieux travailleurs. De vous dire, ce qui se fait et ce qu'ils font eux-mêmes pour améliorer leur condition d'existence. Nous avons également voulu vous faire voir ce qui pourrait se faire, en prenant un exemple émouvant, celui que nos camarades de la Résidence ont réalisé. Je veux maintenant vous dire comment, nous les libertaires, nous envisageons le problème de nos vieux compagnons.

Nous considérons que la retraite doit être déterminée à la fois par l'âge et par les conditions de santé des travailleurs. Que dans l'état des techniques actuelles et en supprimant les travaux inutiles, tout homme à cinquante ans a droit au repos.

Nous considérons que l'homme à la retraite doit conserver intégralement les ressources économiques qui étaient les siennes lorsqu'il a quitté son travail. Que ces ressources soient alimentées par le salaire qui continue, ou par tout autre moyen.

Nous considérons que l'homme à la retraite a droit au choix de sa condition d'existence. Qu'il a le droit pour son repos de choisir la maison de retraite où lui convient. Qu'il a le droit de rester chez lui ou d'aller autre part chercher le repos qui lui est nécessaire.

Nous considérons que l'homme à la retraite n'est pas un homme diminué, mais un homme qui, débarrassé de trente années de corvée de travail, a bien mérité de jouir de l'existence et que par conséquent il est indispensable que la société lui en fournisse les moyens.

Maurice JOYEUX.
